LE SOLDAT ET L'APÔTRE

—Dis-moi, jeune soldat, pour qui vas-tu combattre ?
—Pour Dieu, pour les autels sacrés de mon pays,
Que l'ennemi voudrait abattre.
—Va donc, jeune soldat, que tes pas soient bénis !

—Les droits du genre humain, la divine Justice,
L'appel désespéré des peuples asservis
M'ont précipité dans la lice.
—Va donc, jeune soldat, que tes pas soient bénis !

—C'est pour la liberté contre la tyrannie,
Pour arracher l'esclave à ses maîtres hais
Que je m'en vais donner ma vie.
—Va donc, jeune soldat, que tes pas soient bénis !

—Jeune apôtre, tu pars ! pour quel pèlerinage ?
—Du terrestre banquet les pauvres sont bannis :
Je vais chercher leur héritage.
—Jeune apôtre, va donc, que tes pas soient bénis !

—Je vais toucher le riche aux pleurs des pauvres mères
Qui regrettent le jour où leur naquit un fils ;
Et chasser la faim des chaumières.
—Jeune apôtre, va donc, que tes pas soient bénis !

—Je vais parler aux rois, et voici mes doctrines :
Laissez les exilés revenir dans leurs nids,
Rendez l'air libre à leurs poitrines !
—Jeune apôtre, va donc, que tes pas soient bénis !

—Je veux qu'on associe à la Justice austère
La Charité par qui les maux sont adoucis,
Puisqu'il faut des maux sur la terre.
—Jeune apôtre, va donc, que tes pas soient bénis !

—Des peuples séparés la dernière barrière
Tombera ; dans l'amour ils vivront réunis,
Comme les fils d'un même père !
—Jeune apôtre, va donc, que tes pas soient bénis !

—Conscience et pensée et parole affranchies,
Tous n'ayant qu'un seul Dieu dans les cieux réjouis
Et sur la terre une patrie !
—L'apôtre et le soldat, allez, soyez bénis !

LOUIS RATISSONNE.

Lui s'étonna de son silence, comprit qu'il était allé trop loin et l'avait blessé.

Un regret amer le mordit au cœur, le regret qui suit toute faute de précipitation, toute faute sans racine. Marchant à côté d'elle :

—Marie, dit-il, vous ai-je offensée ?

—Affligée, répondit-elle avec simplicité.

—Vous paraissez douter de mes sentiments, en ai-je donné le droit à quelqu'un ?

—Je n'ai pas douté de vous et n'ai souffert que du ton avec lequel vous m'avez parlé, ce n'est pas celui d'un frère avec une sœur.

Il se mordit les lèvres jusqu'au sang dans l'obscurité, pour retenir une protestation. Ce mot de sœur lui tomba glacé sur le cœur.

—Je ne suis pas digne d'être votre frère, murmura-t-il.

—Il faut le devenir, répondit-elle avec une grâce infinie.

—Jamais je ne vous appellerai ma sœur, dit-il avec une agitation croissante.

—Appelez-moi comme vous voudrez, répondit-elle, en apparence sérieuse et froide comme du cristal.

Ils étaient auprès du château et ne s'étaient rien dit ; je crois bien cependant qu'ils s'étaient compris.

Combien de petites lumières vinrent ainsi leur apprendre à l'un et à l'autre l'orage qu'ils portaient au cœur, ce fut infini.

XIII

L'ORAGE

Un jour de chasse, Amédée manqua au déjeuner. Les dames attendirent longtemps, puis le repas se prit en silence, car l'inquiétude venait. Du village arriva le bruit d'un accident, on ne nommait pas la victime ou plutôt chacun nommait la sienne et il y aurait eu, à entendre ces noms disparates, pour le moins une dizaine de morts.

On expédia un domestique à la recherche de la vérité, au château l'angoisse était terrible.

Madame de Ribienne et Médéric se répandaient en plaintes, en mille soupirs et exhalaient leurs inquiétudes dans leur mutuel épanchement. Marie-Sophie travaillait à l'ordinaire et en silence.

Amédée revint avec le domestique, ce n'était pas lui qui avait été blessé. On l'accueillit avec empressement, on salua sa bienvenue et les mots joyeux succédèrent aux paroles attristées. Marie ne leva que les yeux, mais de grosses larmes perlaient aux bords des cils, larmes si lourdes qu'elles n'avaient pu couler ; Amédée les vit et les dévora du cœur.

Ainsi se trahissait chaque jour ce sentiment impossible, édifié sur la mort, refoulé dans la partie la plus intime du cœur comme une plaie saignante qu'on veut dérober aux regards.

Moins maître de lui-même et plus tourmenté, Amédée projeta plusieurs fois de faire l'aveu de ses sentiments à celle qu'il trouvait libre de les partager ; la dignité grave et presque austère de Marie fit toujours expirer les mots sur les lèvres du jeune homme. Il attendait une occasion favorable et l'occasion ne se présentait pas.

La poste apporta un matin, pendant le déjeuner, une lettre du chef-lieu de l'académie à l'adresse d'Amédée ; il l'ouvrit et apprit à ces dames que reçu aux épreuves écrites de l'agrégation des lettres, il devait se rendre immédiatement à Paris pour l'épreuve orale.

C'était une absence de quelques jours.

—Vous reviendrez, dit madame de Ribienne, pour fêter en famille votre réception.

Il le promit en regardant Marie et pensant à une autre fête que celle du succès universitaire.

En quittant la table, il s'approcha d'elle :

—Demain à cette heure-ci, je serai bien loin de vous.

Il appuya sur ce vous, pour lui faire comprendre qu'il résu-mait son sacrifice.

Elle éprouvait une souffrance aiguë et peut-être n'eût-elle pu répondre sans trahir sa violente émotion.

La soirée fut orageuse et emprisonna la famille de Ribienne dans les appartements. Amédée, les nerfs et le cœur malades, se tenait dans un angle obscur du salon qu'éclairait parfois subitement le ciel en feu ; de ce spectacle toujours imposant et sublime, le jeune professeur reportait les yeux sur les deux femmes qu'il allait quitter. Il remarquait de quelles perfections elles étaient douées.

Marie-Sophie avait vingt-trois ans ; sa beauté atteignait tout son développement ; ses traits offraient aux regards de l'artiste une rare perfection, et sa taille était d'une noblesse royale. Partout on l'eût admirée et fêtée, et cependant, elle était là cachée à tous les regards dans une petite propriété de Normandie, travaillant auprès de sa mère à quelque vêtement de pauvre.

Combien sa présence embellirait la vie d'un homme ! elle serait plus que sa compagne, vraiment son aide, selon la parole de Dieu dans la création. Il la regardait, il l'admirait.

Il se leva et se mit à arpenter le salon pour dominer son agitation.

Madame de Ribienne l'interrogea :

—L'orage vous fatigue, Amédée ? L'air est effectivement chargé d'électricité.

—Oui, dit-il brusquement, sans écouter et sans comprendre.

Il jetait en pensée un regard sur sa triste vie, la solitude, rien que la solitude.

La torture qu'il subissait était si cruelle, qu'il s'appréta à quitter le salon.

—C'est votre dernier soir, faites-nous un peu de musique.

Il voulut refuser, car son cœur était sombre comme le ciel de ce soir d'orage, mais la musique convient à la douleur, presque autant qu'à la joie. Echo fidèle de nos pensées intimes, de nos souffrances cachées, interprète de nos larmes, de nos aspirations, de nos désirs, elle porte à l'âme de l'apaisement et du repos.

Il préluda longtemps, osant à peine se confier à un instrument les cris de ses souffrances, mais il s'anima, il chanta d'une voix pleine et vibrante tout ce qui lui vint aux lèvres, tout ce qui lui montait du cœur. Entraîné lui-même par lui-même, il chanta avec ivresse et avec vertige, il sentait que par ce langage de l'harmonie, langage plus qu'humain, il entraînait en communication directe avec l'âme de Marie-Sophie. Oui, il pouvait ainsi lui dire sans interruption, sans refus, quelle place elle occupait dans son cœur.

En vain l'âme de Marie protesta-t-elle tout bas ; obligée d'écouter, d'entendre, de subir à son tour le mystérieux fluide de ce langage d'affection qui l'enveloppait tout entière comme un vêtement splendide et brûlant, ne pouvant crier grâce, elle se prit à sangloter convulsivement, avouant ainsi sa faiblesse et sa douleur.

—Tu es malade ? cria madame de Ribienne effrayée.

Amédée bondit du piano.

—Ce n'est rien, dit Marie réprimant ses sanglots.

—C'est l'orage, ajouta Amédée, cachant les tressaillements de sa joie sous ce banal mensonge.

A ce moment, la pluie se mit à tomber par torrents ; une de ces grosses pluies d'orage qui sont pleines de cris et tombent violentes et folles, comme tombent du cœur brisé les cris du désespoir. Amédée dit à Marie :

—Venez à la fenêtre, l'air et la pluie vous rafraîchiront.

—Va, dit la mère.

Elle alla. Le tonnerre s'était éloigné, mais l'éclair éven-trait encore les nues et les montrait fuyant rapides avec leurs crinières noires et fantastiques ; un vent impétueux les poussait tantôt dans un sens, tantôt dans un autre et les faisait se heurter dans une furieuse mêlée.

Marie-Sophie éprouva une espèce d'effroi devant ce bouleversement des éléments : elle cherchait le calme, le repos et ne trouvait que le chaos. Tout était désordre autour d'elle comme en elle-même. Où était sa vigoureuse nature, sa virilité ? Il n'y avait qu'une créature momentanément broyée par l'influence d'une faiblesse misérable déjà vaincue et réveillée plus terrible, comme le sont les rechutes dans les maladies mortelles.

—Marie ! dit Amédée, je pars demain.

Il y eut un long silence, leurs âmes pleuraient tout bas.

—Pourquoi ne parlez-vous pas ? murmura le jeune homme.

L'épreuve que subissait Marie-Sophie était éprouvée au dessus de ses forces, et ce moment lui apportait le plus rude combat qu'une créature humaine puisse subir. Elle avait, dans le passé, désiré d'être aimé par l'homme que le devoir impérieux, rigide, lui disait de fuir aujourd'hui.

—Marie, je désire obtenir votre main, balbutia Amédée, succombant à l'émotion de l'heure présente et à l'effroi de son prochain départ.

—Vous êtes l'époux de ma sœur, répondit Marie, en s'arrachant de la fenêtre comme réveillée d'un court délire.

Il ne la revit plus ; elle quitta l'appartement sans lever les yeux, sans prononcer une parole, remuée jusqu'aux profondeurs de son âme, mais inflexible pour tous deux.

Cette nuit-là, Marie ne dormit pas. Le passé, le présent, l'avenir luttèrent en elle.

Pendant toute la journée du lendemain, elle resta dans sa chambre, prétextant une migraine, pour éviter les adieux d'Amédée et se préparer au combat.

Il partit, il était parti quand elle descendit... la maison était vide.

XIV

VAILLANCE CHRÉTIENNE

Amédée passa une quinzaine de jours à Paris pour ses examens qu'il subit avec succès. Reçu agrégé des lettres, il devait attendre sa nomination dans un lycée pour la rentrée des classes. Le temps qui le séparait de la fin des vacances devait se passer à Rémillac, et il était bien décidé à l'utiliser pour lier Marie-Sophie par un engagement formel, puisqu'aucune union n'était possible, à cause du deuil, avant l'année suivante.

Il avait bien deviné, sans aveu, qu'il était aimé, et sa courte absence avait été pour lui pleine d'illusions, de rêves insensés, de projets rians. Ce fut donc avec un indicible sentiment de félicité qu'il rentra à Rémillac, s'adonnant à la douceur de ses impressions sans arrière-pensée et sans défiance.

L'accueil de Marie lui parut froid ; quinze jours l'avaient retrempée ; elle connaissait maintenant le danger et ne devait plus s'y exposer. Amédée éprouva de l'irritation de ce calme retrouvé et affecta lui-même une brusque indifférence à l'égard de sa belle-sœur.

Elle ne se blessa de rien, elle acceptait les conséquences de son sacrifice. Amédée n'était pas capable d'une longue contrainte, sa nature aimante avait besoin d'expansion ; deux jours après, il revint donc à ses manières attentives, plus capables d'atteindre Marie-Sophie dans son égalité d'âme et de bouleverser de rechef le sol qu'elle avait si péniblement nivelé.

Ils se promenaient chaque soir dans le parc après le repas, mais Marie évitait prudemment toute conversation sentimentale et la maintenait dans les banalités courantes.

Parfois Amédée rentrait furieux, parfois désespéré, et jurant d'avoir le dernier mot de ce cœur voilé. Vers le sixième jour qui suivit son retour, dans une de ces promenades quotidiennes, il pria Marie de sortir du parc pour voir un effet du crépuscule sur la rivière.

Il prit le bras de sa belle-sœur qui, en souriant, lui avait promis de faire seulement cinquante pas en dehors de la clôture, et tout en badinant s'amusa à les compter.

Mais lui l'arrêta. Son cœur battait et sa voix tremblait quand, regardant la jeune femme avec des yeux humides, il lui répéta :

—Puis-je demander votre main ? Je vous aime !

Quel maître inflexible que le devoir ! Il se dressa impitoyable devant l'âme avide de Marie et répondit pour elle sur le ton de l'interrogation :

—Comme une sœur ?

—Jamais, jamais, dit Amédée vivement ému, ou plutôt cent fois plus qu'une sœur, comme ma compagne, comme mon bon ange, comme l'unique femme capable de répandre dans ma vie le bonheur qui m'a toujours fui.

—Oh ! pas ainsi, dit Marie.

—Vous ne m'aimez donc pas ? demanda-t-il.

—Pas ainsi, redit-elle, avec une inexprimable douleur.

Le sang d'Amédée lui monta au visage, il serra violemment le bras de Marie.

—Mes angoisses, mes souffrances, ne sont rien pour vous ?

Elle dégagea son bras, cet emportement la rendit maîtresse d'elle-même :

—J'ai consenti à une promenade avec vous, dit-elle d'un ton réservé, et non point à avoir une explication de ce genre dans un lieu public.

—Vous me désespérez, Marie, car je vois bien que votre but est de ne pas m'entendre, de ne pas me répondre, et pourtant, tout le repos, tout le bonheur de ma vie est attaché à ce que vous allez me dire.

—Je ne vous dirai rien.

Elle était sans pitié pour tous deux.

—Rien aujourd'hui, mais demain ?

—Rien jamais.

—Jamais, murmura-t-il en serrant les dents, oh ! Marie, vous êtes cruelle !

Marie-Sophie baissa la tête, elle ne voulait pas faiblir, elle ne devait pas l'aimer.

—Marie, dit-il d'une voix abattue, jetez un regard sur ma vie passée, sur mes souffrances.

AMOUR ET LARMES

PAR MARY

PREMIÈRE PARTIE

XII

NOUVEAUX COMBATS

(Suite)

La soirée était belle et calme, comme elles le sont presque toutes dans la première quinzaine de septembre, la lune se levait majestueusement dans son plein, pour éclairer le silence et la solitude des vallons et des prairies entourant le château ; les moindres paroles des deux promeneurs retentissaient dans le repos de la nuit et prenaient des accents presque solennels.

Marie-Sophie contourna le parc de façon à passer du côté où se trouve la serre. Elle marchait lentement comme si elle étudiait intérieurement les pensées et les paroles qu'elle devait mettre au jour. Elle s'arrêta enfin dans sa marche et dans son silence, et indiquant du doigt l'intérieur de la serre que la lune couvrait de ses nappes argentées :

—C'est ici, dit-elle en reposant ses yeux sur le siège de mousse, c'est ici qu'il y a deux ans vous me parlâtes de votre affection pour ma sœur bien-aimée, pour notre douce et chère Annonciade.

—Ah ! murmura Amédée avec déchirement et presque blessé, tant Annonciade était loin de sa pensée au moment où on évoquait son souvenir, pourquoi parler ainsi ? Croyez-vous que j'aie rien oublié ?

Où elle le croyait et soupira. Qui pourrait dire si ce fut de soulagement ? Elle ne voulait rien laisser voir de ses pensées intérieures et poursuivit avec sentiment :

—Non, Amédée, vous ne l'avez pas oubliée, car vous l'aimiez bien ; mais n'est-il pas plus doux de parler ensemble de nos regrets que de chasser comme une image importune la chère vision que ces lieux ont éveillée ?

Amédée était dans un étrange état de maladie. Il voulait penser à Annonciade à ses moments et à ses heures ; l'heure et le moment actuels lui semblaient mal choisis. En présence de Marie-Sophie, l'image de la pauvre morte était bien effacée. Leur union si traversée par l'orage laissait une moindre trace dans l'âme qu'une union heureuse. En évoquant le souvenir de la petite fée, elle lui apparaissait avec son long cortège de réserves, de froideurs, de silences inexplicables, toute une série de mauvais jours suivis d'un court repos. L'ennui tenait plus de place que la joie dans ces deux années que Marie-Sophie relevait cruellement de leurs cendres déjà presque entièrement éteintes. Il répondit donc contrairement à la vérité et par suite de la mesquine irritation que lui causait le langage de Marie-Sophie à laquelle son cœur éclairé par les récits d'Annonciade prêtait des sentiments analogues aux siens :

—Je n'ai aimé qu'Annonciade et n'aimerai jamais qu'elle.

Elle ne dit rien et se mit à marcher plus rapidement qu'au début. Pourquoi, puisqu'elle lui parlait avec le cœur, la blessait-il au cœur ?

Tant que la passion existe, tout homme est impitoyable et méchant.

Où Amédée venait de mentir lâchement, ou sa conduite depuis quelques jours, à l'égard de Marie, était une indigne comédie.

Elle ne voulait pas le suivre sur ce terrain. Elle était dehors à cette heure pour parler sérieusement à un homme sérieux.